

## Histoire d'un mot de passe : le poujadisme. Contribution à une analyse des « ismes »

In: Genèses, 3, 1991. La construction du syndicalisme. pp. 97-119.

---

Citer ce document / Cite this document :

Collovald Annie. Histoire d'un mot de passe : le poujadisme. Contribution à une analyse des « ismes ». In: Genèses, 3, 1991. La construction du syndicalisme. pp. 97-119.

doi : 10.3406/genes.1991.1048

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1991\\_num\\_3\\_1\\_1048](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1991_num_3_1_1048)

---

« Le poujadisme est une formule autoritaire pour classes moyennes – ces classes moyennes dont Auguste Comte écrivait, il y a plus d'un siècle, qu'elles faisaient le malheur de la France, et qui n'ont cessé de le faire, par leur malthusianisme, leur chauvinisme, leur fermeture à tous les courants de la vie moderne. Petit fascisme pour petits Français. » *Esprit*, mars 1956.

**P**oujadisme : le mot a fait fortune. « Ce poujadisme le plus glauque » (J. Julliard, *Europe 1*, 3/01/1990) ou « C'est tout juste si on ne me traitait pas de poujadiste obsédé par l'idéologie sécuritaire » (J.-F. Revel, *Europe 1*, 27/10/1990) n'en sont que des illustrations récentes.

Emplois devenus courants qui donnent à ce mot une consistance particulière enfermant davantage une évaluation qu'une dénotation. Les dictionnaires enregistrent tardivement d'ailleurs, à la façon des mots grossiers<sup>1</sup>, cette définition du « poujadisme » ; à une information strictement étymologique (« Autre nom de l'UDCA<sup>2</sup>, mouvement fondé par Pierre Poujade en 1954 », *Nouveau Petit Larousse*, 1973), est accolé un renseignement sur sa valeur d'usage : « attitude petite-bourgeoise de refus contre l'évolution économique » (*Petit Robert*, 1971) ou « attitude revendicatrice à courte vue » (*Nouveau Petit Larousse*). C'est ce jugement péjoratif qui prévaut et contamine totalement la « chose » désignée. Car est « poujadiste », le « partisan du poujadisme », autrement dit celui qui choisit, milite pour une attitude « archaïque », « réactionnaire », plus proche de « l'instinct », du « réflexe » que d'une prise de position « doctrinale », « réfléchie ».

Comment les mots et les choses tiennent ensemble ? Le « poujadisme », à la différence d'autres « ismes » comme gaullisme ou communisme, tous deux conçus comme théorie ou philosophie politiques, laisse « soupçonner des luttes, des victoires, des blessures, des dominations, des servitudes » à travers des « usages qui ont depuis longtemps réduit leurs aspérités<sup>3</sup> ». Expression tout à fait spécifique, le « poujadisme » livre d'emblée ce qui est généralement occulté dans le langage : une accusation politique d'abord visant à stigmatiser les acteurs qu'elle désigne, en prévenant contre eux. Ses

## HISTOIRE D'UN MOT

### DE PASSE :

### LE POUJADISME

CONTRIBUTION À UNE  
ANALYSE DES « ISMES »

*Annie Collovald*

1. L'encyclopédie Universalis ne comporte pas d'entrée à ce terme, signalant ainsi l'indignité sociale du poujadisme à figurer dans ce répertoire des concepts méritant un commentaire savant, comme gaullisme ou communisme.

2. UDCA : Union de défense des artisans commerçants.

3. Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 10.

usages en témoignent qui font de lui un instrument de dénonciation dont la seule énonciation suffit à faire mouche quand « gaulliste » ou « communiste » appellent plutôt des périphrases pour devenir injures (« sale gaulliste » ou inflexion méprisante de la voix sur le début de « communiste » pour dire « coco » devenant par la suite « cosaque ») ; à leur différence encore, il paraît autoriser, à la façon d'un condensateur de stigmates, toute une déclinaison d'associations ou d'épithètes les plus disqualifiants.

Qu'il s'agisse de s'attaquer au Front National, vague « nationale-populiste », « xénophobe et racisante », réflexe de « petits blancs », résultant d'« un repli lourd de ressentiment », d'« un mélange d'aigreur et de passivité » ou d'« exaspération et son corrolaire la haine », et la filiation s'impose avec le mouvement de P. Poujade pour la droite (avec le parti communiste pour la gauche)<sup>4</sup> ; le FN signe d'ailleurs « l'universalisation du poujadisme », « miroir noir de la crise de représentation politique... point de concentration de tous les déficits intellectuels, poubelle de tous les fantasmes et addition de tous les décalages politiques<sup>5</sup> ». Mais le qualificatif vient aussi sous la plume pour accuser la direction du PCF de son « absence de combat contre le racisme et la xénophobie », « ne serait-ce qu'en reprenant à son compte une propagande typiquement poujadiste et nationaliste qu'elle diffusait à grands coups de « fabriquons français » et « d'« achetons français<sup>6</sup> » », voire son électorat, « éléments les plus frustes de la classe ouvrière<sup>7</sup> ». Le « poujadisme » est encore un point de repère qui départage le monde social selon un vecteur temporel, le passé contre l'avenir, les classes en déclin contre celles en ascension : « ...Axés [ les CGTistes ] sur les revendications salariales, ils suivent le combat d'arrière-garde des industries en déclin et sacrifient à la défense poujadiste de tous les petits<sup>8</sup> ».

Cependant si le « poujadisme » enrôle sous sa bannière tout ce qui est « négatif », « contre », « anti », « passé et dépassé », l'étiquette n'est pas distribuée au hasard. Le PCF et le FN, ces deux extrêmes de l'espace politique, se rejoignent dans l'injure et cotoient dans le mépris ouvert affiché par leurs détracteurs, des collectifs, des entités génériques (l'électorat ou l'électeur, l'inconscient et le Français moyen) voués censitairement au silence ou à la délégation politiques<sup>9</sup>. Se donne

4. Citations tirées de Michel Wievorka, « Les bases du national-populisme », *Le Débat*, n° 61, septembre-octobre 1990, p. 35-41.

5. Pierre Rosanvallon, « Malaise dans la représentation », in François Furet, Pierre Rosanvallon, Jacques Julliard, *La république du centre*, Paris, Seuil, 1989, p. 152.

6. Philippe Robricux, *Histoire intérieure du parti communiste, 1972-1982*, vol. 3, Paris, Fayard, 1982, p. 436.

7. *Histoire intérieure du parti communiste*, op. cit., p. 438.

8. Alain Touraine, *Le mouvement de mai ou le communisme utopique*, Paris, Seuil, 1968, p. 168, p. 177. La CGT et son corrélat, le PCF, étant « la vieille France du charbon, des vignobles et de l'administration contre la constellation électronique et chimie-enseignement » (représentée par la CFDT), p. 177.

9. Sur ce point, cf. Daniel Gaxie, *Le cens caché*, Paris, Seuil, 1978.

alors à lire, en creux, la double fonction circulaire de l'anathème « poujadiste » : celle de produire un stéréotype social et, le constituant, de rendre intelligible et évidente l'indignité politique de ceux qu'il désigne<sup>10</sup>. Ce type de procédure rappelle avec éclat un des fondements de l'accès à la parole politique ; que celui-ci ne va pas de soi mais répond à des normes implicites. Il repose, de fait, la question de la représentation, des conditions pour y parvenir et s'y maintenir<sup>11</sup> mais d'une autre manière que celle visant à rendre compte de l'incapacité politique de certains groupes sociaux par leur absence de toutes ressources sociales. Traduisant directement le crédit accordé à sa représentation<sup>12</sup>, l'identité d'un groupe social est aussi l'affaire des autres acteurs politiques et de leur activité interprétative. Or le « poujadisme » est, justement, une catégorie d'identification élaborée par les « Autres », les adversaires, difficilement réappropriable par ceux qu'elle désigne<sup>13</sup>. Que le mot apparaisse, en décembre 1954, c'est-à-dire au moment où le mouvement de P. Poujade prépare son « Assaut de la liberté » prévu, à Paris, pour le 24 janvier 1955, et avec insistance à partir de décembre 1955 lors de la campagne législative, témoigne qu'il est mis au service d'une entreprise de stigmatisation visant à décourager ce que tous ceux qui l'emploient alors, conçoivent comme une intrusion illicite dans l'espace public national : une politisation qui « dénature » le projet natif de l'UDCA axé sur une défense corporatiste. Plus, les premiers visés n'acceptent qu'avec réticence le qualificatif et voient en lui tout autre chose que la définition admise : « une défense des petits contre les contrôles fiscaux et contre la destruction de tout ce qui était indépendant » (M. Machecourt, négociant en matériel agricole, militant) ou, plus théorisé, « un terme injustement péjoratif, c'était un mouvement libertaire, une réaction biologique d'un corps social opprimé par un État bureaucratique » (J.-M. Le Pen, élu UFF). « Ils avaient peur de moi, vous comprenez et puis il y avait le populo qui me suivait. Pour eux, le poujadisme c'était la révolution » déclare maintenant P. Poujade<sup>14</sup> qui, les premiers temps, intenta des procès aux utilisateurs intempestifs de son néologisme.

Orienté, le mot « poujadisme » sert à orienter les regards pour « inviter à conclure<sup>15</sup> » en dépossédant ceux qu'il désigne de leur identité. Partant, il renseigne da-

10. Pour une illustration exemplaire, cf. François Fonvielle Alquier, *Une France poujadiste ?*, Paris, Ed. Universitaires, 1984.

11. Sur ce point, Michel Offerlé, « Illégitimité et légitimation du personnel ouvrier en France avant 1914 », *Annales ESC*, n° 4, juillet-août 1984, p. 681-716.

12. Comme le montre Luc Boltanski à propos d'actes de protestation, Luc Boltanski, Yann Darré, Marie-Ange Schiltz, « La dénonciation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 51, mars 1984, p. 3-40.

13. A la différence, par exemple, du label communiste qui, à l'origine, fonctionnait également comme une injure mais acceptée puis rationalisée et justifiée par les premiers marxistes français. Cf. Marie Ymonet, « Les héritiers du Capital. L'invention du marxisme en France au lendemain de la Commune », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 55, novembre 1984, p. 3-15.

14. J'ai rencontré et interviewé ces personnalités « poujadistes », élus ou simples militants, entre mars et juillet 1983, pour préparer un DEA à Paris I : *Conditions de possibilité de professionnalisation en politique : le personnel politique poujadiste*, 1983.

15. Comme le rappelle O. Ducrot, dans le langage, « l'intention de dire ne se distinguant pas de l'intention de faire dire », cf. Oswald Ducrot, *Les échelles argumentatives*, Paris, Minuit, 1980.

vantage sur ses utilisateurs que sur la réalité qu'il nomme, l'organisation et le leader auxquels l'étymologie le rattache ayant depuis longtemps disparu, corps et biens, de la scène publique. La destinée du « poujadisme » se lit, dès lors, comme l'histoire d'une ressource symbolique particulière dont la pérennité est à rechercher tant dans sa configuration et les usages qu'elle rend possibles que dans les bénéfices durables réalisés par ceux qui se l'approprient. Car le mot rend des services dont le plus éminent, sans doute, est de protéger ses utilisateurs contre une dénonciation directement sociale, en opérant l'occultation nécessaire, et d'abord à leurs propres yeux, de sa véritable philosophie. Puisant dans l'univers des phantasmes que suscite le populaire, ceux-ci peuvent laisser agir, grâce à lui, leur propre ethnocentrisme de classe, mais censuré, « déplacé » sous l'effet de l'association étroite de la morale et du progrès dont ils se parent.

16. CID-UNATI : Confédération interprofessionnelle de défense et d'union nationale d'action des travailleurs indépendants, résultat de la fusion en 1970 du CID-CAPL (Comité d'information et de défense des commerçants, artisans et professions libérales) et de l'UNATI (Union nationale des travailleurs indépendants). Le CID-UNATI fera des ouvertures en direction des partis et syndicats de gauche et trouvera en la personne du ministre du Commerce et de l'Artisanat, Jean Royer, un ardent défenseur de leurs revendications. Le SNPMI (Syndicat national des petites et moyennes industries), quant à lui, est exclu en juin 1977 de la CGPME et se fait connaître par des actions spectaculaires (dont par exemple l'attaque de la Bourse de Paris aux grenades fumigènes en juillet 1982). Son ancien président, Gérard Deuil, revendique ses sympathies pétainistes. Se reporter à Nonna Mayer, *La boutique contre la gauche*, Paris, Presses de la FNSP, 1986, sp. p. 273-304 et François Gresle, « Les petits patrons et la tentation activiste », in Georges Lavau, Gérard Grunberg, Nonna Mayer (éds), *L'univers politique des classes moyennes*, Paris, Presses de la FNSP, 1983, p. 293-312.

Mot label : ce sont les stratégies soustendant son usage qui sont à interroger pour comprendre les procédures d'étiquetage qui le justifient et les modes d'appréhension dont il est l'objet. Deux périodes récentes ont suscité des mobilisations publiques saillantes du « poujadisme » et des controverses vives sur le bien fondé de son attribution : la candidature Coluche aux élections présidentielles de 1981, la percée du Front National aux élections européennes de 1984. Si d'autres précédents, comme Gérard Nicoud et le CID-UNATI, au tout début des années soixante dix et, plus tard, Gérard Deuil avec le SNPMI<sup>16</sup>, furent tous deux perçus également comme des résurgences du « poujadisme », le débat public ne prit pas une telle ampleur, soit que l'épithète tomba très vite, soit au contraire qu'elle tint trop bien et fit consensus. Leur proximité sociale avec le mouvement de P. Poujade (tous trois sont des organisations de petits commerçants) rend compte des conditions de possibilité de l'usage de cette injure sans pour autant révéler aussi exemplairement que les cas de Coluche et du FN, les enjeux que recouvre cette référence et son statut dans l'univers du discours politique. Les divisions qui opposent en 1981 et 1984 les divers acteurs intéressés à la définition de l'actualité (savants, journalistes, hommes politiques), le renversement des rôles de premier plan qui s'opère, parmi eux, selon ces deux conjonctures introduisent directement au cœur des

mécanismes concrets du travail politique de construction de la réalité<sup>17</sup>.

Mot qui tire à conséquences, le « poujadisme » est un mot lourd d'un héritage passé qui ne cesse de hanter ses emplois présents. Conférant à son objectivation actuelle certaines de ses propriétés, c'est cet héritage qu'il reste à comprendre en revenant sur sa représentation ancienne et sur les conditions initiales de sa constitution : sur le pouvoir de nommer et de classer de ses « inventeurs » mais aussi sur les schèmes de leur entendement du monde social qui l'ont engendré. Le moindre des paradoxes ne serait-il pas que ce soient ces intellectuels regroupés dans l'avant-garde moderniste, dont Pierre Mendès France était l'emblème, qui furent attachés à la conservation du mot quand ils s'ingéniaient dans le même temps à enlever tout droit d'existence au mouvement de P. Poujade. Ce sont eux qui perçurent en celui-ci la figure enfin trouvée du « haïssable », cette figure de l'« Autre », du « mauvais Peuple » contre lequel s'élever publiquement pour rehausser leur position de « Cassandre » et assurer leur tentative d'inversion des lieux du pouvoir politique. Le « poujadisme » ? Une institution essentiellement « de survie public » mais orpheline car déniée, voilée au point d'en faire oublier les conditions qui l'ont rendue possible et d'effacer toute trace visible de ses pères fondateurs.

## Élasticité de l'injure

Les configurations politiques et intellectuelles spécifiques dans lesquelles s'inscrivent la candidature Coluche en 1981 et le FN en 1984 placent en des positions différentes ceux qui sont chargés d'en rendre compte.

« Les gens qui font la politique, ils nous font chier. Voilà bien le resurgissement et l'accentuation, 25 ans exactement après P. Poujade devenu Pierrot les bretelles, d'un certain langage de droite ou plutôt d'un langage de droite certain qui n'a rien de particulièrement original » écrit R. Barrillon dans *Le Monde* (21/11/1980) pour déplorer « l'inscription d'un tel artiste dans la course à l'Élysée qui n'honore pas notre démocratie, c'est l'évidence même ». Le style de Coluche, son langage, ses manières sont fustigés et fondent la légitimité du parallèle avec le leader exécré de l'UD-CA. Parole lui est laissée pour mieux mettre en valeur

17. D'une autre manière, cf. Peter Berger, Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986.

ses écarts de langage : « Les gens qui font de la politique, ils nous font chier, comme je suis là pour faire chier, j'irai jusqu'au bout » (France Inter 18/11/1980). Face à cette énigme politique qu'est l'entreprise Coluche, l'investigation s'impose pour certains. Les journalistes de *l'Express* lancent un dossier et enquêtent sur « la vraie nature de Coluche » (27-02/12-01/1980-1981). Il s'agit là de rapporter des faits, de compiler des preuves qui témoignent de l'objectivité de son caractère « poujadiste ». L'énumération des abjections et des ignominies diverses du personnage se poursuit longtemps et le verdict tombe ; *Le Quotidien de Paris*, sous la plume de D. Jamet, dresse le réquisitoire : « Toute ressemblance avec des personnages et des situations actuels, pour fortuite qu'elle soit, ne saurait être que significative » prévient-il au début de six articles (du 16/12 au 23/12/1980) qu'il consacre à P. Poujade et au poujadisme dont Coluche constitue une « nouvelle poussée » lourde de « conséquences pour la démocratie ».

Les mois de novembre et de décembre 1980 sont les moments forts de la polémique contre Coluche : l'injure poujadiste le vise personnellement et s'offre comme la seule explication de son comportement et de ses intentions. Puis l'anathème s'étend à ceux que cherche à représenter le « candidat bouffon ». Tout comme le « poujadisme » entraînait « les condamnés du progrès, les damnés de l'arrière-boutique groupés frileusement derrière le démagogue » (*Le Quotidien de Paris* 16/12/1980), « la France du béret et de la baguette, de la canette de bière et du litron de rouge, encadrée souvent par des services d'ordre musclés et livrée à un agitateur qui nous paraît aujourd'hui médiocre » (*id.* 21/12/1980), Coluche n'attire qu'une cour des miracles, « amoncellement de tordus, procession d'illuminés » qu'il vaut mieux laisser dans les limbes de la représentation politique (*id.* 3/03/1981). Pour eux, le candidat « nul », représente des « nuls », des « beaufs », des « laissés pour compte » avec raison, de la politique. Là encore, le « poujadisme » est mis au service d'une construction préformée du phénomène Coluche et s'avère suffisamment souple et flou pour rendre possible son extension à d'autres éléments que la personne de Coluche.

Quatre ans plus tard, le FN se voit intenter également un procès en poujadisme. Là aussi, J.-M. Le Pen en est le symbole, son passé d' élu « poujadiste » témoignant en ce sens. Mais l'étiquette tient moins bien sur sa personne et c'est plutôt sous le visage de « vieux routier de l'extrême-droite », « voyou à la conquête de l'honorabilité sociale, financière et politique » qu'il est décrit (*Libération*, 18/06/1984). C'est d'un « fils illégitime » de P. Poujade qu'il s'agit<sup>18</sup>. Même si le leader frontiste emprunte les notoires « accents poujadistes » de l'« antiparlementariste », lui-même échappe le plus souvent à l'étiquette infâme<sup>19</sup>. Étroitement liée à l'« image de son parti », J.-M. Le Pen est avant tout une personnalité politique, porteuse d'idéologie et, à ce titre, inscrite dans des lignées historiques d'idées politiques : le « populisme » (A. Kriegel, *Le Figaro*, 5/07/1984) ou l'« extrême-droite » (S. Hoffmann spécialiste du « Mouvement Poujade<sup>20</sup> », *La Croix*, 19/06/1984). Ce recours à l'histoire ouvre tout un répertoire de traditions possibles auxquelles le rapporter, dont le « poujadisme » n'est que l'une d'entre elles et la moins garantie de toutes. Si des journalistes politiques, de gauche surtout, (*Libération*, *Le Nouvel Observateur*, *Le Matin*) s'essayaient à l'accrocher à l'électorat du FN, là encore, un désaccord surgit qui les oblige à reviser leur jugement. « Le Beauf de Cabu, le Dupont la joie des familles, petit commerçant de Paris ou de Province, d'une cinquantaine d'années » (*Le Nouvel Observateur*, 22/06/1984), cette « clientèle traditionnelle du poujadisme » (*Le Matin*, 19/06/1984) apparaissent comme des *a priori* à abandonner devant ces preuves « objectives » que sont les cartes électorales et les sondages post électoraux. Mais c'est son type d'activité politique qui fait l'unanimité dans le rejet « poujadiste », « démagogie boulangiste et poujadiste, idéologie ignoble » (C. Popperen, *L'humanité*, 28/06/1984), « méthode démagogique des campagnes électorales et du prêt à penser traditionnel de l'extrême-droite poujadiste » (*Le Matin*, 18/06/1984). A la différence de Coluche, les commentateurs du FN, en 1984, sont obligés d'étayer leur argumentation sur des critères de preuves valides pour les savants, de démontrer, en le rendant plausible, que la « chose » est bien le « mot » dont ils usent.

Stratégies de labellisation différentes donc, où ce qui est en jeu est bien la relation à instaurer entre « le mot

18. Selon le titre de l'article de Jean-Pierre Rioux dans *Libération* (18/06/1984).

19. Si ses propos sont rappelés « le Parlement est aujourd'hui un cloaque nauséabond [...]. Ces pourris qui sont les jouets d'une caste de hauts fonctionnaires, de syndicalistes officiels et d'une cléricature intellectuelle [...] qui impose un prêt à penser marxisant, moralisateur et intolérant », c'est pour mieux insister sur son aspect antiparlementaire. cf. Nicolas Domenach, « Le front national veut-il brûler le Parlement ? », *L'Histoire*, n° 137, octobre 1990, p. 44-45.

20. Selon le titre de son livre publié chez A. Colin (Cahiers des presses de la FNSP), en 1957.



et la chose » et l'héritage à faire assumer au phénomène désigné.

Que Coluche soit un prétendant à la candidature élyséenne, sans existence politique antérieure et le FN, un acteur du jeu politique consacré, de facto, par l'élection, au passé ancien et connu, n'est pas étranger à la plus ou moins grande réussite de l'imposition de cette filiation injurieuse. Novice et impétrant en politique, Coluche n'a ni la densité d'une réalité politique vis à vis de laquelle sont sommés de prendre position et les témoins de la vie politique et les spécialistes du fait politique (historiens, politologues) comme tous le sont face au FN, ni sa relative fixité qui ferme le jeu interprétatif. Son analyse échoit aux interprètes habituels de la compétition politique, journalistes surtout. Si le « comique professionnel » reçoit entre le moment de sa « candidature à la candidature » (le 30 octobre 1980) et celui de sa candidature officielle (le 18 novembre 1980), leur approbation amusée tournant en dérision le jeu politique et ses « comiques amateurs » bien souvent ennuyeux, l'entrée en lice de prétendants de poids (le 8 novembre, F. Mitterrand annonce sa candidature) accélère la politisation de la campagne présidentielle et oblige vite certains d'entre eux à reconsidérer leurs estimations. Interprètes eux aussi, les hommes politiques. Mais, seuls les lieutenants<sup>21</sup> lui dressent un procès en vertu « démocratique », chacun à leur manière et au nom des valeurs qu'ils défendent. Si le terrain politique leur est relativement libre, le terrain symbolique s'annonce plus périlleux.

Car la candidature de Coluche vient fragiliser la posture qu'ils tentent d'investir eux et les journalistes, celle de défenseur de la « démocratie », en ouvrant un nouveau front. Si les modifications de l'appréciation de Coluche, voire les revirements<sup>22</sup>, découlent d'une transformation de son statut politique, elles tiennent aussi à une radicalisation du sens de son action sous l'effet de l'entrée en scène publique de nouveaux supporters, écrivains, magistrats, psychanalystes, sociologues, universitaires, journalistes<sup>23</sup>, pour la plupart portés à critiquer, du point de vue de leur discipline, le monde politique. En même temps que sa déclaration officielle de candidature est publiée dans *Le Monde*, un appel de soutien signé par ces intellectuels dont l'intervention prend l'allure d'une importation de capitaux et d'intérêts « pure-

21. B. Stasi, vice président du CDS, le 19 novembre, M. Poniowski, fidèle du Président sortant, le 25 novembre, J.-P. Chevènement, leader du CERES, à la gauche du PS, le 25 novembre ou les plus marginaux des prétendants (le PCF par la voix de Ch. Fiterman ou des jeunes Communistes).

22. *L'Express* illustre parfaitement la volte face opérée à l'égard de Coluche. Il donne une interview de Coluche en octobre où il est présenté sous son meilleur jour (sympathique et intelligent) pour le dépeindre, on l'a vu, à la fin décembre sous les traits d'un personnage glauque, ignoble.

23. Il s'agit, entre autres, de E. Bloch, Y. Lemoine, J.-P. Mignard, M. Tubania, juristes ; de J.-P. Faye, M. Nadeau, Cavana, écrivains ; de G. Deleuze, puis plus tard de F. Guattari, philosophes ; M. Chesneaux et Halbwachs, universitaires ; P. Bourdieu, sociologue.

ment » intellectuels face aux intérêts plus immédiats des « politiciens à la journée » et à ceux ambigus des journalistes politiques. Ils n'hésitent pas à défendre la caution<sup>24</sup> qu'ils apportent à Coluche au nom d'une autre définition de la compétition légitime, d'une autre conception de la fonction présidentielle, estimant que la représentation démocratique est « usurpée », « accaparée » par des organisations et des hommes seulement soucieux de leur propre rivalité. De « candidat à la dérision », Coluche devient un briseur de règles : du jeu politique mais aussi du jeu journalistique. Compétition donc, mais compétition décalée où les contradicteurs ne parlent pas le même langage.

Quand pour ses alliés, la cause de Coluche est affaire de « grands principes » et de représentativité politique, pour les journalistes, elle joue dans le sens d'une remise en cause pratique de leur métier et se pose comme un problème pratique à résoudre. A travers lui, il s'agit de renvoyer à leur discipline, ces intellectuels égarés en politique et d'évincer un candidat qui « risque de faire le lit de la droite » sans attaquer sa clientèle potentielle qui est celle de la gauche (ce sont des jeunes, des citadins, des intellectuels ou des ouvriers) ou les causes, « nobles » dont il est l'avocat (celle des homosexuels, des chômeurs). Le disqualifier sous le chef de « poujadisme », étiquette « ignoble » dérangeante pour ces partisans intellectuels, accrocher le label à sa personne quand ceux qui plaident en sa faveur exercent plutôt une critique externe sur le jeu politique ou sur les dénonciations dont Coluche est la cible sans discuter « sur pièces » le procès en poujadisme qui lui est intenté, sont les solutions polémiques toutes trouvées ; du moins par ceux d'entre eux qui sont les plus éloignés de l'univers de Coluche.

La controverse qui s'engage à l'occasion de la réussite électorale du FN, obéit à une autre partition. D'emblée, la concurrence pour interpréter le FN est vive et le jeu des journalistes s'avère contraint d'une double manière. Ils se trouvent, tout d'abord, enserrés dans un réseau de commentaires savants d'historiens (J.-P. Rioux, A. Kriegel, par exemple), de spécialistes de la science politique (G. Lavau, A. Grosser, S. Hoffmann entre autres), d'experts en analyse électorale, dont ils doivent tenir compte sous peine de perdre leur crédibilité d'exégètes avertis et compétents. Leur autorité étant

24. Ainsi, F. Guattari explique « Pourquoi Coluche » dans les pages du *Nouvel Observateur* (15/12/80). M. Chesneaux et Halbwachs envoient une lettre au *Monde* pour démontrer que cette candidature « est tout autre chose que le rejet néo-poujadiste de toute politique » (28/11/1980). P. Bourdieu démonte les mécanismes de cette « bévée intéressée » qu'est l'attribution de qualité poujadiste au phénomène Coluche (*Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 36/37, février-mars 1981, p. 7).

25. Sur la question de l'autonomisation progressive d'une discipline et de la constitution de savoir-faire spécifiques, cf. Gérard Noiriel, « Naissance du métier d'historien », *Genèses*, 1, septembre 1990, p. 58-85.

26. Les procès en filiation sont nombreux qui rattachent le FN à différentes traditions, cf. entre autres, *L'Histoire*, op.cit, Nonna Mayer, Pascal Perrineau (éds.), *Le Front national à découvert*, Paris, Presses de la FNSP, 1989 (notamment l'introduction de René Rémond), Pierre-André Taguieff, *Le national-populisme*, Paris, Seuil, 1989, Michel Winock, « La vieille histoire du "national-populisme" », *Le Monde* 12/06/1987.

27. De là, sans doute, toutes les réactions malaisées des dirigeants de parti, de gauche comme de droite en ces premiers temps d'apparition du FN.

28. Pour une analyse de la construction des électorats comme instrument de légitimation d'organisations en mal de reconnaissance, cf. Michel Offerlé, « Le nombre de voix » *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 71/72, mars 1988, p. 5-21.

en jeu, l'injure et l'usage de stéréotypes sociaux ne valent plus. Le recours à une argumentation fondée sur des termes et des référents scientifiques s'impose, même si des considérations morales ne sont pas exclues, usant de critères que toute l'histoire des disciplines utilisées<sup>25</sup> a constitués comme pertinents et objectifs : les statistiques contre le stéréotype social, la structure de l'idéologie contre les simples a priori etc. Il leur devient dès lors difficile de taxer J.-M. Le Pen et son parti de « poujadistes » sans que des spécialistes de la filiation politique ne soient là pour rappeler qu'il existe d'autres constructions de l'histoire possibles et d'autres catégories, plus légitimes, dans lesquelles enfermer la réalité frontiste. Ce faisant, l'espace des labellisations possibles s'ouvre selon tout un dégradé de nuances : extrême-droite ou national-populisme, ou antiparlementariste ou droite nationale<sup>26</sup> ou xénophobe ou raciste etc.

A cette compétition symbolique élargie qui pèse sur leur travail d'étiquetage dans le sens d'une formulation où la rationalisation l'emporte sur le préréflexif, s'en ajoute une autre qui oppose journalistes et dirigeants de parti. Objet de leur concurrence : les électeurs FN, cause apparente de la réussite frontiste et enjeu brûlant d'identité pour les hommes politiques nationaux. En effet, reconnaître ces derniers comme « l'électorat » du FN et donc comme « racistes », « xénophobes », bref comme adeptes idéologiques de ce parti affichant haut et clair les « topiques de l'extrême-droite », reviendrait, pour ces représentants, à renoncer à tout espoir de les récupérer et surtout à jeter le doute sur leur qualité de « démocrates », eux dont la base s'est révélée sensible aux sirènes « antiparlementaristes<sup>27</sup> ». Pour ces juges impartiaux que veulent être les journalistes, la marge est étroite : comment stigmatiser ces électeurs comme « poujadistes » sans jouer contre les partis traditionnels et avec J.-M. Le Pen toujours pressé de s'appuyer sur leur nombre et leurs idées pour justifier ses analyses politiques<sup>28</sup> et suffisamment aguerri politiquement pour endosser, en la retournant, sa caricature (« Je suis la bête immonde, qui monte, qui monte » s'amuse-t-il). Cette configuration tout à fait spécifique, qui freine l'usage par trop licencieux de l'injure poujadiste, conduit à déplacer l'anathème vers des zones sans enjeu réel où contestation et critique sont sans raison : le groupe des militants frontistes qui, eux, sont désignés comme « poujadistes » en diable.

Si le « poujadisme » acquiert de l'efficace une fois inséré dans une polémique, il apparaît désormais comme un mode peu rationalisé de la réflexion politique renvoyant plutôt à des principes pratiques de stigmatisation de l'adversaire. Il est aujourd'hui une arme routinisée de la compétition politique et une formule reçue du vocabulaire politique dont les multiples usages ont peu à peu, en le remaniant, usé le projet originel. Comprendre les raisons de son invention suppose de retrouver cette motivation<sup>29</sup> première et les croyances qui l'instituèrent alors. C'est dans la solidarité, même contradictoire, de ses inventeurs, dans la rencontre datée et provisoire de leurs manières de concevoir et d'analyser le monde social que le « poujadisme » s'enracine comme catégorie alors pertinente du pensable et du dicible politiques.

## Autopsie d'un meurtre

Juillet 1953 : les premières révoltes contre le fisc des petits commerçants débutent sous forme d'actions de commandos et d'échauffourées contre les agents de l'État et les forces de l'ordre. Elles signent l'introduction, par effraction, sur la scène publique, d'une catégorie sociale jusque là habituée à privilégier des voies discrètes et institutionnelles d'expression de ses intérêts<sup>30</sup> et à ne recourir à la rue qu'épisodiquement et sous l'aspect ordonné des cortèges organisés. Elles sonnent également leur intrusion dans un univers symbolique et un débat qui les dépassent. La chronologie des commentaires rendant compte du mouvement protestataire montre une mobilisation progressive des différents secteurs attachés à l'ordre de la représentation – (d'abord « scientifiques » (à partir de 1954), puis journalistiques (début 1955), puis politiques (début 1956) – conférant d'emblée à celui-ci le double statut d'événement « sociétal » et politique majeur<sup>31</sup>.

Tournant autour des problèmes de modernisation des structures économiques du pays, de la compétitivité des entreprises et de leur mode de gestion, la controverse de l'époque porte sur le rôle des classes moyennes et le nouveau visage à leur donner pour qu'elles soient les actrices du progrès attendu. L'heure est à la production d'une nouvelle idéologie dominante à laquelle participent tant les économistes, les historiens que des syndi-

29. Pour ces termes et leur analyse, cf. François Héran, « L'institution démotivée. De Fustel de Coulanges à Durkheim et au-delà », *Revue Française de sociologie*, vol. 28, n° 1, 1987, p. 67-97.

30. Relations avec le Gouvernement, les ministres, à la façon des groupes de pression, cf. Jean Meynaud, « Un essai d'interprétation du mouvement Poujade », *Revue de l'Institut de sociologie*, n° 1, 1956, p. 5-38.

31. Toutes les chronologies du mouvement UDCA s'accordent pour repérer dans son évolution, des « pauses », une transformation rapide du mouvement en entreprise politique à partir de 1955. Plutôt que de voir là l'effet de la seule stratégie de la direction « poujadiste » (avec toutes les déplorations qui accompagnent cette observation : trahison des dirigeants, manipulation, dénaturation des intentions originaires du mouvement) cette histoire peut se comprendre comme la résultante de ces différentes mobilisations interprétatives et de la modification consécutive du statut de l'UDCA. Pour une présentation de l'évolution de l'UDCA, cf. Jean Touchard, « Bibliographie et chronologie du poujadisme », *Revue Française de science politique*, n° 1, janvier-mars 1956, p. 18-43.

calistes, des patrons, des hommes de pouvoir politique et des journalistes. La modernisation que ces producteurs d'avenir appellent de leur vœu passe par un remaniement des manières d'être et de penser des agents économiques mais aussi politiques ; adossée à de nouvelles technologies sociales s'appuyant sur les sciences humaines, la psychologie, la sociologie importées des États-Unis<sup>32</sup>, elle bannit tout pouvoir institué sur des rapports de force et réclame une euphémisation du contrôle social. Sont exigés une plus grande conformité aux bienséances sociales et l'exercice d'une activité politique fondée sur la délibération et l'argumentation plus que sur le militantisme et le succès populaire. Doubles dans leur prétention de réforme (sociale et politique), doubles dans ce qu'ils sont, hommes de réflexion mais aussi hommes d'action politique, ces théologiens de l'avenir érigent en modèle exemplaire, une figure double : celle du « cadre » (« manager », diplômé, instruit en questions économiques), nouvel acteur social indissociable de sa facette politique dont l'idéal se confond avec Pierre Mendès France, économiste tombé dans cette politique qu'il « veut rendre plus belle<sup>33</sup> ».

L'UDCA, par sa seule apparition, contredit ouvertement le nouvel échaffaudage, social et politique, que ces « modernistes » tentent de mettre en place. A peine organisée, elle est confrontée à leur opinion collective déjà préconstituée dont la grille théorique détermine les commentaires sur le « mouvement Poujade ». La condamnation est spontanée et sans appel. Ces précurseurs découvrent dans le « poujadisme » la preuve publique de la validité de leurs conclusions restées jusque là cantonnées dans des secteurs fermés de la discussion politique : anti-thèse nécessaire, contre-exemple, enfin visible et circonvenu, à bannir pour qu'adviennent leurs prévisions. Symptôme, symbole d'attitudes à proscrire qui mettent en cause toute la politique française, le mouvement des petits commerçants n'est pas perçu en lui-même et pour lui-même mais se pose comme un problème résolument intellectuel et politique que seules les solutions que cette avant-garde propose peuvent résoudre. Dès l'origine, ces boutiquiers « à l'heure de la colère<sup>34</sup> » sont mesurés à l'aune de ce qu'ils représentent à ses yeux : le « poujadisme », une « idée », un anti-paradigme d'où décline toute une série de caractéristiques à réduire, « malthusien », « archaïque ». Car c'est elle

32. Pour tous ces points, cf. Luc Boltanski, *Les cadres. La formation d'un groupe social*, Paris, Minuit, 1982, spe. p. 155-236.

33. Sur l'« idéal du moi » que représentait » P. Mendès France pour ses supporters successifs, cf. René Mouriaux, Annie Collovald, « Les conceptions syndicales de Pierre Mendès France et ses relations avec les syndicats ouvriers », in *Pierre Mendès France et l'économie*, Paris, Odile Jacob, 1989, p. 277-298.

34. Selon le titre du second livre de Pierre Poujade, *A l'heure de la colère*, Paris, Albin Michel, 1977.

qui la première, et collectivement, s'intéresse à leur action et tire profit de sa généralisation en cause honnie. Alfred Sauvy, économiste, démographe, ancien collaborateur de Paul Reynaud et Jean Monnet, président de la section du plan et de la conjoncture au Conseil économique et social – participe aux commissions sur les obstacles économiques fondées par J. Rueff et L. Arnaud (avec P. Massé, des grands patrons et des hauts fonctionnaires) –, Georges Lavau, familier de P. Mendès France, professeur de sciences politiques à Grenoble, analyste des classes moyennes et du mouvement ouvrier, proche du leader radical sous les couleurs duquel il se présente aux élections de 1956, partie prenante d'une « nouvelle gauche » qui se cherche, et *L'Express* (alors entreprise expressly politique de promotion de P. Mendès France et tribune des managers « compétents ») sont les premiers à être alarmés dès 1954 par le « mouvement Poujade<sup>35</sup> ». Des revues qui participent également à la rénovation idéologique en cours publient des articles, telles *Esprit* ou un peu plus tard, *La revue d'action populaire*<sup>36</sup>, *Christianisme social*<sup>37</sup>, *La vie intellectuelle* (en février et décembre 1956), toutes trois liées à l'avant-garde jésuite soutenant la promotion d'une nouvelle classe moyenne salariée contre le petit patronat et cherchant de nouveaux modes d'action politique<sup>38</sup>. Tout ce courant catholique lutte, à cette époque, contre l'« individualisme » des patrons et le collectivisme au nom d'un spiritualisme prophétisant la fin du marxisme, mêlant à l'efficacité technique et économique, un vocabulaire psychologique, « personnaliste ». Et, avec lui, l'aile avancée du grand patronat<sup>39</sup> liée au catholicisme social, qui a rejoint, au début des années 1950, la nébuleuse mendésiste en réinvestissant le modèle américain de gestion économique<sup>40</sup>. Unis par des aspirations identiques, un projet social et politique voisin, ces deux courants de pensée forment, pour l'heure, un groupe soudé et autorégulé, dont les membres sont reliés entre eux non seulement par des réseaux d'interconnaissance étroits mais aussi par un même rapport au monde politique et une même vision du monde social. Le « poujadisme » apparaît comme leur « convention collective » par laquelle exprimer, expliquer, convaincre de la justesse de leur théorie sociale et politique qu'ils prétendent instituer, et fonder leur credo : celui d'une organisation sociale débarrassée des

35. Même si pour les deux premiers, leurs articles datent de 1955. Alfred Sauvy, « La révolte des propriétaires » *Esprit*, avril 1955, p. 708-720, Georges Lavau, « Les classes moyennes et la politique », in Maurice Duverger, *Les partis politiques et les classes sociales*, Paris, A. Colin, 1955, p. 49-80.

36. Jean Durand « Le mouvement Poujade », *Revue d'action populaire*, n° 88, mai 1955, p. 595-604.

37. Georges Lasserre, « Causes économiques et causes sociales du poujadisme » *Catholicisme social*, n° 3/4, mars-avril 1956, p. 182-188.

38. Et parmi leurs collaborateurs, des auteurs connus pour leurs prises de position antérieures sur les problèmes auxquels touche, à leurs yeux, le « poujadisme », comme le père Desqueyrat, jésuite de l'Action populaire, auteur, avant guerre, d'un ouvrage sur les classes moyennes : A. Desqueyrat, *Classes moyennes, crise, programme organisation*, Paris, Spes, 1939. A. Desqueyrat, « De Colrat à Poujade », *Revue d'action populaire*, n° 98, Mai 1956, p. 549-561.

39. *Entreprise*, mensuel dont le rédacteur en chef est Michel Drancourt, porte-parole écouté des « managers modernes », donnera en mars 1955 et mai 1955 des interviews de P. Poujade quand seul, à ce moment là, *Paris Presse l'Intransigeant*, journal populaire grand public, avait mené une enquête de terrain auprès du mouvement « poujadiste » et donné des entretiens de son leader. Son journaliste publiera son reportage : Christian Guy, *Le Cas poujade*, Paris, André Martel, 1956.

40. Se reporter à Luc Boltanski, *Les cadres*, op. cit.

« Il faut se garder de ne voir dans ces manifestations [ du “poujadisme” ] qu’une protestation contre la fiscalité », prévient A. Sauvy. « Toute la politique française est en jeu » [...] « Fils du sous-développement, le poujadisme mène par la suite à la généralisation, à tout le pays de ce mal redoutable [...] ce sont les parties saines qui seraient gagnées par lui [...] C’est l’ensemble du pays qui entrerait en décadence et s’avérerait incapable de tenir son rang dans le monde » (p. 717) [...] « Le mouvement actuel se situe en arrière sur presque tous les points : nous voyons les poujadistes défendre la betterave, l’alcoolisme, la “brouette” », condamner la recherche scientifique, la sécurité sociale, voire la jeunesse (p. 718). Nous assistons à une résistance désespérée d’un passé qui veut commander l’avenir (p. 720) ».

Né du désert français, le « poujadisme » est un désert intellectuel. Cette conclusion organise toutes les observations portées sur l’UDCA. « Convulsions naturelles d’une arrière-garde d’attardés », le constat s’impose avec la puissance de l’évidence, que le mouvement soit abordé sous l’angle du petit commerce (et non des petits commerçants), sous l’angle des classes moyennes avec au centre la figure de son « chef ». Leur appartenance seule aux classes moyennes, et *a fortiori* à leur fraction populaire, suffit à les discréditer puisqu’elles sont perçues, à l’époque, comme le support privilégié du fascisme et de l’autoritarisme<sup>42</sup>, même si dans le cas des « poujadistes, c’est d’un « fascisme théâtral<sup>43</sup> » qu’il s’agit, susceptible d’être manipulé par plus averti que Pierre Poujade.

Que l’« idée » (le « poujadisme ») reste encadrée dans une réalité concrète (le « mouvement Poujade », le « mouvement dit de Saint Céré », une « jacquerie du prolétariat commerçant ») témoigne de l’« objectivité » de la démonstration que ces intellectuels novateurs entendent apporter à leur thèse, vérifie pratiquement leurs prémisses et rend leur conclusion nécessaire :

« En vérité, il ne sera jamais facile d’appliquer une fiscalité du XX<sup>e</sup> siècle à des contribuables cramponnés aux habits de travail de leurs grands-parents et sans doute moins instruits qu’eux [...]. Dans la dialectique de Saint-Céré, la dialectique du fraudeur et du contrôleur est sans issue. C’est cet univers qui doit disparaître<sup>44</sup> ». L’entrée, massive en janvier 1955 et poursuivie jusqu’après les élections de 1956, de nouveaux commentateurs, jusque là peu loquaces ne bouleverse

41. Sur le renouveau de ce credo dans une partie de la haute fonction publique liée à P. Mendès France, cf. Brigitte Gaiti, « Histoire d’une renaissance. L’esprit du service public », *Politix*, n° 6, Printemps 1989, p. 61-68.

42. Le déclassement, la frustration propres à cette « petite bourgeoisie prolétarienne » sont à l’époque les facteurs explicatifs du fascisme, perçu alors comme un « extrémisme du centre ». Voir la thèse de S. Lipset qui prévaut à ce moment là, Seymour Martin Lipset, *L’homme politique*, Paris, Seuil, 1963 (1<sup>re</sup> éd. 1960).

43. Georges Lavau, « Les classes moyennes et la politique », *op. cit.*

44. Jean-Albert Sobel, « Maillotins, cabochiens, Poujadistes », *Hommes et Monde*, février 1956, p. 395.

pas cette manière d'aborder le « poujadisme ». D'abord parce que ce vont être des « grandes plumes » du journalisme (Jacques Fauvet, chef du service politique du *Monde* ou Pierre Drouin, chef adjoint du service économique, Gilles Martinet, directeur de *France Observateur*, Pierre Viansson-Ponté, rédacteur en chef de *l'Express* et Jean-Jacques Servan Schreiber, son directeur) ou de la science politique (Maurice Duverger, pour *Le Monde*, André Siegfried, pour *Le Figaro*, Stanley Hoffmann, dans *les Cahiers de la République*, et aux Cahiers des Presses de la Fondation) qui vont principalement traiter l'information même si d'autres quotidiens affichant clairement leurs préférences de gauche les rejoignent (*Combat*, mais aussi *Réforme*, journal protestant, *La Croix*, journal catholique) ; ensuite parce que ces interprètes là sont impliqués eux aussi dans des tentatives de rénovation des « mœurs politiques » : en prônant une « moralisation » de la vie politique ou en appelant à une redéfinition de la Constitution juridicisant davantage les relations politiques, et en se reconnaissant, pour la plupart d'entre eux, dans la posture éthique de Pierre Mendès France<sup>45</sup>. La manifestation réussie de l'UDCA, à l'apoteurose de Versailles, le 24 janvier 1955 dont le succès de foule est confirmé par la réunion du « Vel' d'Hiv' », le 14 février, et son score électoral fracassant aux législatives de 1956 a métamorphosé ce mouvement protestataire local, catégoriel en événement politique national à visée idéologique, obligeant ces témoins du barreau politique, jusqu'ici dédaigneux, à lui porter attention. C'est de toute leur hauteur sociale, intellectuelle et politique qu'ils le font. Ce faisant, s'ils reprennent à leur compte le point de vue déjà élaboré par leurs prédécesseurs, ils ajoutent de l'ambivalence et de la concrétude à ce « prépensé » qu'est le « poujadisme ». La couverture de l'actualité les contraint à une observation rapprochée de ce nouvel acteur politique. Son organisation, son leader, ses représentants, sa clientèle (dont les cartographies électorales dressent le portrait) son idéologie, ses manifestations publiques, ses intentions, manifestes ou cachées : autant de pièces à conviction à verser au dossier de ces commentateurs, transformés pour l'occasion en procureurs du « fascisme<sup>46</sup> » à l'aune duquel ils jugent le mouvement de P. Poujade. Même critères de preuves que ceux employés par les premiers interprètes du « poujadisme » pour établir la démonstration, auxquels s'en ajoutent

45. Présenté par André Siegfried comme « cette personnalité hors cadre, ne jouant pas comme ses prédécesseurs le jeu des combinaisons ministérielles [...] qui grâce à son dynamisme avait effacé l'impression déplorable de ce spectacle d'impuissance et donnait le sentiment qu'il y avait quelque chose de nouveau », (préface à *L'Année politique*, 1955, p.V.)

46. C'est ce débat qui s'amplifie à l'entrée de l'UDCA sur la scène politique nationale. Cf. par exemple, Henri Muller, « Y-a-t-il des risques de fascisme en France », *La Vie Intellectuelle*, décembre 1956, p. 132-137 ; « Notre Pierrot » *Esprit*, mars 1955, p. 257-259., H.-E. Kelso, « Poujade and french Politics » *World Affairs Quarterly*, 27, (3), octobre 1956, p. 286-298. A. Desqeyrat, « De Colrat à Poujade », *op. cit.*, Claude Montal, « Le poujadisme », *Socialisme ou Barbarie*, janvier-mars, 1956, p. 103-107. Herbert Wethy, « Poujade, Hitler ou Pierrot ? », *Commentary*, avril 1956, p. 301-310. Georges Lasserre, « Causes économiques et causes sociales du poujadisme » *Christianisme Social*, n° 3/4, mars-avril 1956, p. 182-188. Stanley Hoffmann, « Le fascisme français en 1957 », *Les cahiers de la République*, vol. 2, n° 9, septembre-octobre 1957, p. 73-80.



47. Jean Durand, « Le mouvement Poujade », *Revue de l'Action populaire*, n° 88, mai 1955, p. 595-604, cf. p. 604.

48. La plupart des observateurs notent d'ailleurs « l'effacement surprenant », la « discrétion » des porte-parole communistes qui renouent, lors de cette campagne électorale, avec la mystique du Front populaire tout en s'efforçant de séduire des catégories sociales ciblées, cf. Georges Dupeux, « Les plates-formes des partis », in Maurice Duverger, François Goguel, Jean Touchard, *Les élections du 2 Janvier 1956*, Paris, A. Colin, 1957, p. 31-68.

49. « Il s'en fallut de peu qu'on ne fût obligé, dans les derniers jours de la campagne de ressusciter les équipes d'"anges gardiens" à matraque efficace », commente Ch. Prieur lors de son observation de la campagne dans l'Aveyron, cf. Christian Prieur, « La campagne électorale de l'Aveyron », in *Les élections du 2 Janvier 1956*, op. cit., p. 322-352, cf. p. 339.

50. Parmi les nombreuses descriptions de P. Poujade, celle-ci, laconique et sobre est la plus cinglante de toutes : « P. Poujade, 35 ans, en bras de chemise, les pieds dans des pantoufles, les cheveux en broussaille et le menton bleu d'une barbe de deux jours, a reçu la presse française et étrangère », Pierre Viansson Ponté, « Poujade prend la peine de prévenir », *L'Express*, 3/03/1955.

51. Henri Muller, « Y-a-t-il des risques de fascisme en France », op. cit., p. 134.

d'autres liés aux péripéties de l'actualité, même sentence : « Agitation sans doctrine » (*Combat* 20/01/1955), « Ennemi héréditaire » (*Combat* 22/01/1955), « M. Poujade est un fasciste, en voici les preuves » (*Le Populaire* 21/01/1955), « des excités » (*Times* 18/03/1955), à la « dialectique simpliste et primaire » (*Le Monde* 22/03/1955) au style « de général de carton et de démagogues éivrés » (*Réforme* 19/03/1955). Tout concourt à poursuivre le procès en « poujadisme » déjà requis auparavant, mais avec une mise au point différente. Le « poujadisme » gagne en matérialité et en précision politiques. Le questionnaire envoyé aux députés, assorti d'un chantage à la réélection, le 21 janvier 1955, mais surtout la lettre comminatoire envoyée au président du Conseil, le 11 mars 1955 : pressions insupportables exercées sur le personnel politique au nom d'intérêts particuliers. L'occupation de tribunes parlementaires lors du débat du 18 mars au cours duquel, P. Poujade enlevant son gilet, déchaîne des tonnerres de protestations de la part des observateurs voyant là un signal destiné à lancer une insurrection : « scènes absolument lamentables pour la dignité des parlementaires<sup>47</sup> ». A une campagne électorale qui se déroule, atone, bien rôdée autour de débats contradictoires locaux réglés entre adversaires attentifs, communistes compris<sup>48</sup>, répondent par des bris de chaise et des jets de projectiles divers dont font les frais les personnalités politiques les plus en vue, F. Mitterrand, P. Mendès France, E. Faure<sup>49</sup>. Mais d'autres preuves à charge sont versées au dossier qui confirment l'incarnation du « poujadisme » par P. Poujade prêtant au mot son corps, ses traits, sa voix. Mais là encore, c'est d'un P. Poujade archétypal qu'il s'agit, prototype parfait de ce « populo » « vulgaire », « grossier », « violent », « débraillé<sup>50</sup> », qui moule à sa ressemblance tous ceux qui le suivent, « des attardés », des « frustrés » à « la subsistance anachronique, défendant par la violence l'état de chaos existant, entraînant l'État vers l'anarchie<sup>51</sup> ». Son hexis corporel que des photos saisissent sur le vif qui alternent la présentation de P. Poujade, le nez dans un inhalateur, P. Poujade « tombant » la veste et retroussant ses manches, P. Poujade, les cheveux plaqués en arrière, à l'attitude musolinienne, P. Poujade haranguant, debout sur une table, une « foule hystérique » criant « allez PouPou », est sans cesse observé, détaillé, éreinté. Ses propos, enfin, achèvent de l'identifier au « Poujadolf » lancé par le

*Daily Mirror*, avec un dessin de Vicki représentant Hitler lui glissant à l'oreille : « vas y petit, pour moi aussi au début, ils rigolaient » dont se fait largement l'écho *L'Express* (9/01/1956). Des anthologies du dérisoire, rassemblant sans notation, des extraits de ses discours sont établies dans la plupart des quotidiens qui confortent la démonstration du caractère factieux de ce chef et de ses supporters et de la qualité plus que défectueuse de leur argumentation. Accusé de malversations financières, P. Poujade se défend, à sa manière dont se gaussent l'ensemble des journalistes : « Et même en supposant que je l'ai pris ce pognon, de quoi se plaignent-ils ? C'est pas le leur, puisqu'ils sont pas adhérents<sup>52</sup> ». Tout valide le constat de dangerosité et d'ineptie intellectuelle qui définit le « poujadisme ». Celui-ci, en se personnalisant, se peuple d'« hommes Poujade », ces « hommes quelconques » dont les causes, voire l'existence sociale, sont perdues d'avance, impossibles à entendre<sup>53</sup>.

## Invention d'un fantasme

La brutalité de l'éreintement dont le « poujadisme » est l'objet témoigne bien de ce qu'il fait figure, aux yeux de ses contemporains, d'adversaire à abattre. Repris largement, diffusé, le terme connaît un succès réel au moment des élections et dans les mois suivants qui signent le rassemblement des différents secteurs intéressés aux commentaires de l'actualité (Le Petit Robert date d'ailleurs de 1956, l'apparition du mot). C'est dans ce contexte, pendant lequel le mouvement de P. Poujade donne des signes d'essoufflement et de divisions, et ses élus, des démonstrations d'inadaptation à leur rôle de députés, que le mot commence à se détacher de la réalité qu'il désignait d'abord. Cependant, si tous, intellectuels avant-gardistes, journalistes et hommes politiques, se retrouvent pour enlever la parole au groupe social qu'il représente, un désaccord surgit entre eux, sur le sens même du mot. La description de l'histoire politique qui se joue et de la place du « poujadisme » est l'occasion d'une concurrence avivée entre intellectuels ménédistes et hommes politiques : la définition de la bonne manière d'exercer et de répartir le pouvoir politique en est l'enjeu. Deux usages du « poujadisme » vont alors s'opposer comme s'opposent les deux méthodes de solutions des conflits propres à ces acteurs.

52. Propos rapportés dans un article signé Le Breton Grandmaison qui poursuit : « le roi, Pierre I "tombe" le pull et s'en trouve plus robuste encore pour flétrir "les ensaucissonnés de service", les cloportes, les péteux, les gestapiens, les croûtons de derrière les fagots, cette "bande de pourris" enfin d'où vient tout le mal ». *Combat* (6/12/1955).

53. Les groupes les plus illégitimes socialement n'échappent jamais au cens caché de la lutte politique qui vide d'une manière ou d'une autre le terme « démocratie de son peuple ». Pensée par les autres, cette norme tacite redouble leur exclusion, comme le « poujadisme » le révèle. Doublement inversée pour être apprivoisée par le groupe lui-même, elle engendre une figure honnie, « quelque chose comme le stalinisme ». Cf. Bernard Pudal, *Prendre parti*, Paris, Presses de la FNSP, 1989.

Si les hommes politiques attaquent violemment les « poujadistes », s'ils admettent de voir dans le « poujadisme » des relents de fascisme, le mépris social dans lequel ils tiennent les porte-parole de l'UDCA l'emporte sur la crainte des risques encourus. « Fascisme d'arrière-boutique » estime F. Mitterrand, « De Gaulle des pauvres » assène E. Faure. C'est d'une manière très pragmatique qu'ils appréhendent et résolvent ce problème. A la différence des intellectuels ménégiés, le « poujadisme » c'est d'abord, pour eux, des « poujadistes », des prétendants qu'il faut soit attirer dans son camp<sup>54</sup> soit contraindre au silence. Les invalidations qui frappent onze des élus UFF<sup>55</sup> sans que leur mandat ne soit reconduit devant les électeurs démontrent avec force l'utilisation qu'ils font de procédures politiques à l'encontre d'adversaires peu à même de s'en saisir. Puis tout le parcours des élus « poujadistes » se résume en un enfermement croissant dans la marginalité, l'exclusion, la mise en quarantaine, accompli par des hommes politiques maîtrisant parfaitement les règles du jeu parlementaire. Les députés UFF souhaitent siéger sur « La Montagne » ? Ils sont placés à l'extrême-droite de l'hémicycle. Extrémistes ? Aucun poste parlementaire d'importance ne leur est attribué, ainsi que le veut désormais la règle politique. Ils sont évités dans les réunions informelles, moqués, agonis, rappelés à l'ordre, censurés dès qu'ils s'aventurent à prendre la parole à la tribune<sup>56</sup>. « On n'était pas préparé » estime maintenant l'un d'eux, « point de vue rouerie parlementaire, c'était cuit d'avance » (cafetier, brevet élémentaire). Cas pratique : c'est en procéduriers avertis et en praticiens de la politique sûrs de leur savoir-faire que les hommes politiques trouvent des solutions à l'affaire poujadiste.

54. C'est le cas des communistes qui les premiers tentent de prendre en main la direction de leur mouvement, de certains Indépendants qui acceptent de débattre en leur nom de l'Amendement Dorey à l'Assemblée.

55. UFF Union et Fraternité Française, sigle pris par les élus « poujadistes » à l'Assemblée nationale.

56. Sur ces points, Annie Collovald, « Les poujadistes ou l'échec en politique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 36, janvier-mars 1989, p. 113-133.

Pour les intellectuels modernistes, le « poujadisme » pose un double problème à la mesure de leur double prétention. Si la IV<sup>e</sup> République est le moment où ils posent clairement en juges du jeu politique et en médiateurs de son activité (ils participent en nombre à l'action politique jusqu'aux sphères les plus hautes et y sont acceptés), leur entreprise d'inversion des lieux de pouvoir ne va pas sans rencontrer de fortes résistances. Or, l'apparition de l'UDCA vient directement remettre en cause cette prétention qu'ils espéraient assurer. L'auto-représentation des petits commerçants que celle-ci met en scène, conteste ouvertement l'emprise que ces intel-

lectuels cherchent à exercer sur le jeu politique et ses acteurs. Les diatribes constantes contre cette « petite pourriture de plumitifs<sup>57</sup> » signalent que ce sont les intellectuels les premières cibles des « poujadistes » et démontrent leur refus ostentatoire de reconnaître ce qui fonde la compétence, l'expertise<sup>58</sup>. Il n'en accompagne pas moins chez ces petits commerçants une volonté de s'en voir attribuer les qualités. *L'Union et Fraternité Française*, les deux journaux du mouvement, sont très longtemps des lieux où ils s'expriment, écrivent<sup>59</sup>. De même, la division du travail politique au sein de l'UDCA tend à favoriser, à côté des notables, des « gens de métier » (des pâtisseries, des charcutiers) et à promouvoir cette « aristocratie boutiquière » au rang d'intellectuels du mouvement (les porte-parole de l'UDCA se recrutent le plus souvent parmi ses membres). Tentative d'émancipation qui contrevient aux règles que cherchent à instituer ces intellectuels « modernistes » : l'étonnement qu'ils manifestent devant les premières révoltes contre la fiscalité témoigne de ce qu'ils sont pris au dépourvu tant ils croient en la force de leur conviction d'un petit patronat disparu de la scène sociale et, en leur qualité de porte-parole du monde social. Il témoigne aussi de leur imprévoyance, un comble pour eux qui se posent en scrutateurs de l'avenir. Obligés de transfigurer cette « preuve de leur ignorance » en une ressource adaptée à leurs intérêts, ces intellectuels le font sur le terrain qui est le leur : le terrain symbolique. Ils sont là les mieux armés pour opérer l'alchimie symbolique capable de retourner une situation dangereuse en une situation favorable, un phénomène qui les blesse, en arme de combat contre leurs concurrents. Ils ont alors les mots pour le faire, pour plier les représentations à leur service selon une modalité qui entame directement le crédit de « la classe politique ». La lutte qu'ils livrent aux hommes politiques conduit ces inventeurs du mot « poujadisme », à retravailler la signification du terme et la réalité qu'il recouvre dans un sens plus approprié à leurs stratégies de distinction des « milieux politiques ». Faisant prendre la chose pour le mot, ils vont faire prendre le mot pour la « chose » mythifiée : celle d'un fantasme aux deux visages étroitement confondus : visage social, sorte de contre-test projectif dans lequel se lit leur propre image inversée (irréflexion, psychologie et argumentation primaires), visage politique porteur de toutes les pratiques reprochées

57. Se reporter au portrait que dresse P. Poujade des « intellectuels fatigués », cf. Pierre Poujade, *J'ai choisi le combat*, Saint Céré, Société générale des éditions et des publications, 1955. Également Maurice Nicolas, *Avec Pierre Poujade sur les routes de France*, Les Sables d'Olonne, Les éditions de l'équinoxe, 1955.

58. A l'inverse des cadres qui, comme le note S. Lipset, « reconnaissent la pensée scientifique, le professionnalisme et l'autorité des experts dans des domaines qui sont au cœur de la controverse », cf. Seymour Lipset « The changing class structure and contemporary european politics » *Daedalus*, winter 1964, p. 271-303, cité par Luc Boltanski, *Les cadres*, op. cit., p. 178.

59. Cinq parmi les douze personnalités « poujadistes » interviewées m'ont donné des poèmes, des lettres romancées, des nouvelles qu'elles s'enorgueillissaient d'avoir écrites.

aux hommes politiques (prédilection pour les succès de foule par les procédés les plus démagogiques au lieu de choisir, de décider même au prix de l'impopularité). Le « poujadisme » est alors rejeté dans une sorte de « naturel » dont P. Poujade est la figure métaphorique : celui de l'inconscient, l'instinctif irréductible à toute éducation, le réflexe dénué de toutes manières, propice à toutes les manipulations. Dressée pour leur seule exclusive, cette figure devient leur effigie du Peuple, « brune », comme la peste qu'elle peut amener, ignoble, comme le sont tous ceux qui se trompent d'intérêts ou défendent les intérêts les plus primaires.

Mot collectif, le « poujadisme » est un mot sans auteur, susceptible d'universalisation comme le fantasme qu'il constitue. C'est contre lui que ces modernistes se mesurent depuis longtemps, contre lui qu'ils érigent leur éthique du « service public » et de la règle politique. C'est avec lui désormais qu'ils vont tenter de mesurer le personnel politique sans que celui-ci ne puisse s'en défendre : le « poujadisme » ainsi mythifié s'avère, pour les hommes politiques, totalement insaisissable et propre à les déconsidérer. D'abord, parce que tous ces représentants possèdent déjà leur « peuple », que ce soit le PCF, la SFIO et une partie du Parti Radical avec la classe ouvrière ou les employés qu'ils se disputent entre eux, que ce soit la droite (MRP, Indépendants Paysans), qui trouvent dans les paysans une clientèle possible et facilement fidélisable. Ensuite parce qu'il leur est impossible de reprendre ouvertement les formes de pratiques politiques inscrites dans le « poujadisme » (démagogie, défense d'intérêts particuliers) à moins de faire le jeu de leurs adversaires ; ce sont elles qui sont continûment inscrites au cœur de l'impuissance du pouvoir politique que la IV<sup>e</sup> République représente aux yeux des mendésistes. L'instabilité congénitale des cabinets, les tractations entre états-majors partisans pour composer les ministères, la coalition des milieux politiques contre la figure idéale qu'est P. Mendès France : autant de « combinaisons politiciennes » desservant les intérêts de l'État. Ce sont elles qui contribuent incessamment à les discréditer et à éroder la croyance en leur efficacité.

Dès lors, le « poujadisme » devient, pour ces intellectuels critiques, un signal de rassemblement, un mot de passe mis au service d'une stratégie de démarcation

dure vis à vis de la « classe politique ». Il devient l'évidence de son irresponsabilité, de sa faute collective dans le manque de direction stable du pays<sup>60</sup>. Le « poujadisme » résulte « de la faiblesse du régime, son incapacité à prendre en temps voulu les décisions nécessaires, son incapacité à choisir entre des politiques inconciliables [...]. On ne soulignera jamais assez trop à quel point il prit l'allure d'une mise en accusation de la République actuelle<sup>61</sup> ». Le mot prend dès lors l'allure d'une représentation pure qui joue sur la croyance, tirant sa force de son adaptation à la pratique de ces précurseurs envisageant des formes sociales qui n'existent pas encore et de la liberté qu'ils ont alors de travailler les apparences. Il devient une figure subversive, celle d'un mécontentement toujours latent qui ressurgirait pour déstabiliser le pouvoir en place, entraîner le chaos, menaçant au premier chef le monde politique. Accédant à un nouveau statut social plus conforme aux intérêts de cette avant-garde technocratique qui se veut étrangère aux « mœurs politiciennes », le « poujadisme » fonctionne comme son principe d'identité et de rassemblement par défaut, dont la conservation s'impose pour réussir la subversion politique espérée.

Figurant le refoulé dont le retour est toujours craint, le label acquiert, pour les hommes politiques, cette inquiétante étrangeté propre à tout être imaginaire incontrôlé et incontrôlable, et, pour les intellectuels « modernistes », la destinée d'un mot de passe dans lequel ils se reconnaissent, mais de l'autre côté du miroir. Dogme dénié, il n'a d'efficace que pour autant que le groupe qui l'a forgé reste soudé. Ce que va venir bouleverser l'arrivée de De Gaulle aux commandes de l'État en 1958. L'avant-garde va se disperser, la formule se briser avec les rêves de pouvoir qui la hantaient. La dispersion du groupe marque une dilution du « poujadisme », l'usure partielle de la métaphore qui lui donnait vigueur. Il devient une injure, une arme polémique plus puissante que d'autres (comme démagogue par exemple) car condensant l'aspect social et l'aspect politique de la dénonciation, mais plus difficile à manier car toujours susceptible de se retourner contre son utilisateur. Que ce soit des intellectuels qui en usent actuellement de manière privilégiée<sup>62</sup> témoigne de ce que le « poujadisme » reste bien un mot d'abord pour intellectuels en même temps que semble s'installer une nou-

60. Cf. Jean Durand, « Le mouvement poujade », *op. cit.* p. 604.

61. Stanley Hoffmann, « Le fascisme français en 1957 », *op. cit.*, p. 77.

62. J. Julliard, J.-F. Revel comme on l'a noté plus haut mais aussi Olivier Mongin, « Poujadisme intellectuel ? », *Esprit*, septembre 1990, p. 91-100, répondant à Jean-Marie Colombani, « Un poujadisme démocratique » *Le Monde*, 7/06/1990, Thierry Pfister, « La crise du militantisme », *Revue politique et parlementaire*, n° 945, jan-fév. 1990, p. 18-26, entre autres.

*Le poujadisme*

A. Collovald

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration non autorisée à la diffusion

*« Le coq, emblème des poujadistes, symbolisait à merveille cette mystique de basse-cour où la vanité cocardière provoque stupidement l'attaque du renard ».*  
*Michel Winock, « Les Poujadistes ou le dernier rôle de la France archaïque »*  
*Le quotidien de Paris, 06-03-1976.*

velle crise de la représentation politique dans laquelle ils sont partie prenante. Il n'en garde pas moins un autre pouvoir dont la force n'est pas désarmée puisqu'elle mythologise un racisme de classe sans cesse réactivé à chacun de ses usages<sup>63</sup> et inscrit dans l'imaginaire social. Comment désormais analyser ou observer les « petits commerçants » et leurs manifestations sans succomber à cette posture ethnocentriste ?

Revanche paradoxale ? Ce mot, exprimant toutes les distances possibles, livre la vérité sur le rapport pratique qu'ont ses pères fondateurs, habitués des cénacles clos des experts, avec le « Peuple » : celle de ne le célébrer que pour autant qu'il ait « la beauté du mort » et de ne le vivre que sous le signe de la peur. Chercher ailleurs la définition du « poujadisme » reviendrait, comme le Humpty Dumpty de Lewis Carroll, à propos du terme « bourniflement » à ne trouver en lui qu'« un beuglement, un sifflement avec au beau milieu, une espèce d'éternuement », c'est-à-dire, un non-sens.

63. Roland Barthes parle des deux « classes qui organisent le monde » : celle des intellectuels, celle des poujadistes », cf. Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1967.